

Sommaire du Numéro d'Octobre 1902.

Avis à nos Abonnés. — Le Prêtre sanctifié par sa messe : (*suite*).
— Conférence Sacerdotale. — Les Messes Grégoriennes et les Ames
du Purgatoire. — Sujets d'adoration : Le Recueillement : Sa Pra-
tique. — Courrier de l'Œuvre. — Petite Correspondance. — Va-
riétés : La Grotte de Saint Michel. — Cotisations. — Recomman-
dations aux Prières.

Avis à nos Abonnés.

Pour nous conformer à un nouveau règle-
ment de l'administration des poste sur lequel on
a attiré notre attention, il faudra désormais, que
nos Annales subissent une légère modification. La
feuille de Libellus mensuel ainsi que le sujet d'a-
doration seront considérés comme faisant partie
du corps même de la Revue, et devront en con-
séquence, compter dans la pagination. Cela n'em-
pêchera du reste nullement nos lecteurs de sépa-
rer ces feuilles des autres pages du numéro pour
le renvoi du Libellus, etc.

LE PRETRE SANCTIFIE PAR SA MESSE

SEPTIEME MEDITATION

La séparation du monde, condition essentielle de la
sainteté sacerdotale,

III. — La Femme. *(suite)*

Il est une catégorie de personnes dont le prêtre ne peut vivre matériellement éloigné : ce sont celles qui le servent au presbytère, parentes ou domestiques.

Les premières, mères, tantes, sœurs ou belles-sœurs, plus rarement cousines ou nièces, lui apportent le grand secours pécuniaire de le servir sans gages, par dévouement, et le débarrassent du souci d'avoir chez lui une femme étrangère, dont la discrétion et l'éducation laissent souvent trop à désirer. Ce sont donc personnes respectables, liées au prêtre par des liens légitimes de famille et de reconnaissance, qu'il serait dur, pour elles et pour lui, de traiter en domestiques et d'exclure de sa table et de son cœur, en leur refusant le témoignage d'une particulière confiance. Il est certain, d'un autre côté, qu'elles peuvent lui être, à lui-même, et davantage peut-être à ses confrères, admis à demeure ou fréquemment dans sa maison, une cause de dangers. Saint Augustin n'en voulait pas dans son palais, de ces parentes, " non tant pour lui-même, disait-il, que pour ceux qui y fréquentaient." Le prêtre devra donc observer à leur égard toutes les lois de l'indépendance que nous avons décrites en parlant plus haut du monde de la famille : ne point leur laisser prendre dans la maison une telle autorité qu'elles la voulussent étendre sur son ministère, et, pour cela, ne leur faire aucune confiance sur tout ce qui y touche ; éviter avec elles la familiarité dans les manières et trop de tendresse dans l'expression des sentiments ; ne les point introduire dans les réunions des confrères qui se tiennent chez lui, sinon pour le repas, après lequel il leur aura fait prendre l'habitude de se retirer discrètement. Il évitera qu'elles ne fréquentent non plus trop facilement les presbytères voi-

sins, même avec les personnes de situation semblable à la leur ; enfin, que sans dureté, sans hauteur, affectueusement, mais très nettement, il leur fasse sentir qu'il n'est plus désormais pour elles un fils, ni un frère, ni un parent selon la chair, mais un prêtre dont l'être sacré et le ministère, tout entier spirituel, exigent des relations toutes surnaturelles. — *Et dicit ei Jesus : Quid mihi et tibi est, mulier ?* Voilà la règle des rapports du prêtre avec ses parents dans leur vie commune au presbytère (17).

Il est assez humiliant pour le prêtre de s'avouer qu'il doit se garer même de la femme gagée à son service, au moins pour n'en pas sentir l'embarras, si non comme d'une cause de tentation pour sa vertu. Pourtant des Saints, comme le saint curé de Mattaincourt, en eurent peur au point "de n'en pas vouloir prendre pour éviter toute tentation," dit son historien. Quelles séductions peuvent-elles bien exercer, qui les rendent dangereuses, ces créations de basse extraction pour la plupart, d'aussi peu d'instruction que d'éducation, et dont la beauté, si elles en eurent jamais, a eu le temps de perdre sa vivacité dans l'attente de l'âge canonique ? Mais on se souvient que c'est contre le caillou méprisable d'une servante, et de la moins considérable de toutes, une portière de prêtre juif (18), que heurta et chancela le pied très ferme de celui qui avait été choisi comme le fondement de l'Eglise, et l'on en conclut avec le Sage "qu'il suffit que la femme soit femme pour contaminer insensiblement l'homme qui trop la fréquente, comme il suffit qu'un vêtement soit de laine pour engendrer la teigne : *In medio mulierum noli commorari : de vestimentis enim procedit tineam, et a muliere iniquitas viri* (19)." Hélas ! il est à craindre que plus

(17) Joan., II, 4. — *Hæc responsio non fuit vera reprehensio matris ; reprehendere tamen illam videtur, non ut ipsam, sed nos doceret in operibus theandricis, uti parentes nil habent juris et auctoritatis, ita nec eorum affectibus et desideriis, sed tantum Deo et charitati illa esse danda exhibenda.* — C. a L. in h. l.

(18) Ancilla ostiaria, Joan., XVIII, id est ancillula, sc. vilis et infimi ordinis. Ex hoc liquet magis infirmitas Petri, ait Chrys. cit. a C. a L. in Matth., XXVI, 69.

(19) Sicut naturale est ex veste oriri tineam, ita ex femina viri concupiscentiam ; tibi enim nihil tale volenti nascitur in veste et ex veste tineam : ita nihil tale volenti, imo repugnanti, nascitur ex femina desiderium. Scitum illud S. Hieronymo adscriptum : "Femina ignis, vir stuppa, diabolus flabellum : " sufflat enim, ut

d'un prêtre, tombé plus lourdement que saint Pierre au souffle de sa servante, ne se soit pas relevé de sa chute aussi promptement que lui ! O honte ! ô stupidité ! mais quelle revanche de Dieu contre cet ami qui, n'ayant pas su garder son cœur à son royal amour, l'a laissé s'abaisser à cette ignominieuse servitude !

Le devoir est ici nettement tracé et facile, en somme, à quiconque veut l'observer. Il s'agit, sans mépris, sans inutile arrogance, mais avec une fermeté soutenue, de tenir la servante à la place qui lui revient, matériellement et moralement parlant : c'est-à-dire à la cuisine, à l'office, à la loge, et de n'y point prendre ses repas, ni séjourner avec elle ; ensuite, à son rang inférieur : en ne lui permettant pas de se mêler de la vie ni du ministère de son maître ; en ne recherchant point auprès d'elle des informations sur les gens et sur les choses de la paroisse ; surtout, en ne lui confiant ni ses secrets, ni ses difficultés, ni ses peines. Qu'on la traite avec bonté, qu'on la supporte avec patience, et, si elle est dévouée, qu'on lui marque de la gratitude en reconnaissance de ses services : ce sont des devoirs primaires de charité domestique ; mais qu'on ne la traite jamais en famille et qu'on ne lui permette pas surtout l'illusion de se croire une amie ! Qu'admise à la salle à manger pour le service, on ne lui permette pas de s'y arrêter pour écouter ou pour y tenir conversation, et que jamais elle ne puisse pénétrer dans la chambre à coucher quand on y est. Il faut savoir se passer de ses soins personnels en temps de santé ; et si l'on devient malade, qu'on lui adjoigne une autre personne, qui lui sera une aide en même temps qu'un témoin : ce sera charité pour elle et sécurité pour nous (20).

stuppa ignem concupiscentiæ concipiat, eoque deflagret. — C. a L. in Eccli., XLII, 12.

(20) Saint Jérôme écrivait à Népotien ces paroles, qui s'appliquent aux différents points de cette méditation : “ Omnes puellas et virgines Christi, aut æqualiter ignora, aut æqualiter dilige. Ne sub eodem tecto mansites, nec in præterita castitate confidas. Nec sanctorum Davide, nec Salomone potes esse sapientior. Memento semper quod paradisi colonum de possessione sua mulier ejecerit. Ægrotanti tibi quilibet frater sanctus assistat, et germana, vel probatæ quædam apud omnes fidei. Scio quosdam convaluisse corpore et animo ægrotare cœpisse.”

III. Conclusion : le grand moyen de la séparation. — Certes, nous sommes convaincus, après ces considérations diverses, de la nécessité pour le prêtre de vivre séparé du monde pécheur, du monde de la famille et de la femme ; nous avons vu aussi la plupart des moyens par lesquels se peut opérer et maintenir cette triple séparation. Pourtant, nous avouons que tous ces moyens nous sembleraient fragiles s'ils n'étaient resserrés et fortifiés par ce lien seul vraiment solide, seul infrangible : l'amour souverain de Jésus-Christ. Le cœur humain, comme toute la nature et plus vivement qu'elle, a horreur du vide, et il ne pourrait vivre dans l'isolement de toutes ces séparations, sans adhérer, d'un grand amour qui le remplisse, à un être plus grand, plus beau et plus aimable que tous ceux qu'il lui faut abandonner ; sans appuyer sur sa bonté, sa tendresse et sa fidélité une confiance qui ne soit jamais trompée. L'Apôtre, en disant que le prêtre doit être séparé des pécheurs : *Segregatus a peccatoribus*, ajoute qu'il doit être élevé au-dessus des cieux : *Et excelsior cælis factus* ; c'est-à-dire qu'il ne doit se détacher des choses d'en bas, finies et passagères, que pour s'attacher à celles d'en haut, qui sont infinies et demeurent. Le Modèle de tout le sacerdoce vivait ainsi dans l'amour de son divin Père, et c'était vivre au plus haut des cieux : que le prêtre vive dans l'amour de Jésus-Christ, qui abaisse le ciel jusqu'à lui dans le Saint Sacrement ! Nous dominerons sûrement l'affection des créatures, dont notre cœur serait si avide, si nous aimons notre Christ, notre Dieu, notre Sauveur, notre Victime, notre Pain, notre Compagnon, notre Tout, dans ce Sacrement, où nous le mettons si réellement et où il demeure si fidèlement pour nous ; mais il s'agit de l'aimer tendrement, familièrement, passionnément ; dans l'admiration de ses beautés, dans la reconnaissance de ses bontés et de ses bienfaits, dans le ravissement de son incroyable amour ; de croire en son Cœur, qui y vit brûlant de tendresse pour nous, et d'y entrer et d'y demeurer sans en vouloir sortir jamais. "Qu'y a-t-il de beau, qu'y a-t-il de bon comme le Christ au Sacrement, le seul aliment, le seul breuvage qui puisse suffire au besoin d'amour de notre cœur (21) ?" N'est-

(21) Sed quid pulchrum ejus, aut quid bonum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines ? — Zach., XIV.

ce pas en le proposant que le Sauveur criait à la foule affamée : *Ego sum Panis vitæ ; qui venit ad me, non esuriet, et qui credit in me non sitiet unquam* (22) ? Aimons-le ainsi que David aimait Jonathas, comme notre unique amour, aimé par-dessus tous les autres : et les plus brillantes, et les plus douces, et les plus assurées de toutes les amitiés ne nous seront plus rien qu'en lui et pour lui : *Frater mi, Jonatha, decore nimis, et amabilis super amorem mulierum ! Sicut mater unicum amat filium suum, ita ego te diligebam* (23) !

A. TESNIÈRE,

de la Congr. du T. S. Sacrement.



Conférence Sacerdotale

LE CLERGE ET LE TEMPS PRÉSENT (1)

(Suite)

II. Nécessité d'une Doctrine sure pour le Prêtre.

D'abord vous aurez ce qui se nomme plus proprement la *doctrine*, et cela est hors de pair. Il n'y a pas de doctrine dans le monde ; les chrétiens ont une doctrine, et les prêtres ont la spéciale mission de prêcher, de faire connaître cette doctrine : vous apparaîtrez donc dans le monde ayant une doctrine, c'est cela que l'on attend de vous au fond. Que de fois s'adresse-t-on à un prêtre pour lui soumettre des doutes, des objections, des difficultés ; et l'on s'étonne, et l'on est déçu, si ses réponses sont hésitantes, si ses réponses sont faibles, sans doctrine. Comment répondre à ces questions d'un monde qui, après tout, a soif de la vérité ? Ou on répondra par une formule sèche, très exacte, très orthodoxe, mais sèche : on laissera le questionneur à peu près dans le même état où il posait la question, ou plutôt, Messieurs, on le laissera dans un état pire, car il sera tenté de dire : Oh ! ce n'est

(1) Voir le commencement de cette conférence dans le numéro d'avril. Nous n'avons pu y donner suite plus tôt.

que cela ! Ce n'est que cela ! Quel ravage cette pensée ne peut-elle pas faire dans un esprit ! Ou bien on essaiera de développer un peu la formule ; mais parce qu'on n'a pas assez de doctrine, ce développement sera faible ; ce ne sera pas substantiel, ce sera faible, et alors le questionneur se retirera ne se trouvant pas bien avancé, ne trouvant pas qu'il ait gagné grand'chose à ce contact, à ce commerce avec un prêtre : quel danger encore ! Il venait chercher des lumières, il venait chercher quelque chose de décisif, et il a trouvé des discours, on lui a parlé *oratorio modo*, car il y a moyen de parler *oratorio modo*, même dans la conversation la plus ordinaire, c'est-à-dire qu'on aura tout laissé vague, indécis, sans cette force qui vient de la pensée profonde. Ou bien encore, Messieurs, ce qui est plus fâcheux et plus pernicieux que ce que je viens de dire, la réponse sera inexacte. Ému par l'état d'esprit du questionneur, troublé non par ses doutes, par ses objections, ni par ses difficultés mêmes peut-être, mais troublé par son, angoisse, troublé par son anxiété intellectuelle, le prêtre sans doctrine éprouvera un embarras mortel, il voudra secourir cet esprit, secourir cet homme, lui faire du bien quand même ; et, désespérant de lui éclaircir assez, de lui justifier assez la vérité, ne trouvant pas dans son esprit quelque chose d'assez lumineux et d'assez décisif, en tremblant, il fera fléchir un peu la doctrine : il voilera ceci, il dissimulera cela, il insistera beaucoup sur tel autre côté qui plaît ; il donnera une vérité diminuée, une vérité défigurée, une vérité entamée ; ce n'est plus la vérité tout entière dans sa foncière et substantielle solidité. C'est un fantôme de l'esprit humain qui remplace le dogme.

Voilà, Messieurs, à quoi on en arrive quand on n'a pas assez de doctrine. Oh ! la doctrine ! c'est d'abord la formule, oui, la formule précise, la formule exacte dans laquelle on enferme la vérité. Mais, vous entendez bien en quel sens la vérité est enfermée dans la formule : la vérité est protégée par la formule définissante, elle est protégée contre l'erreur, et il le faut ; mais la vérité, la vérité est infinie, la vérité est inépuisable et la formule ne la contient pas tout entière. La formule, c'est une haie, une haie protectrice : il faut donc s'en tenir d'abord à cette formule, il faut s'y tenir, surtout il faut la soutenir, il

faut la maintenir. Si vous renversez la haie protectrice, la vérité sera ravagée ; seulement, n'oubliez pas que la doctrine, c'est autre chose encore que cela. La doctrine ! quand on a de la doctrine, cela veut dire, Messieurs, vous le savez mieux que moi, et j'ai honte de dire ces choses au milieu de vous, mais cela, n'est-ce pas, veut dire que l'on tâche de pénétrer la vérité de plus en plus, et de s'en pénétrer soi-même de plus en plus. C'est entrer dans la vérité un peu plus loin, encore un peu plus loin, et puis encore un peu plus loin ; et c'est parcourir la vérité tout entière, et par conséquent c'est voir les rapports des vérités entre elles, et les rapports des éternelles vérités avec tout le reste. Comme donc c'est lumineux, comme donc c'est étendu ! Et c'est savoir atteindre le fond des choses autant que l'esprit humain peut y atteindre, et c'est aussi voir s'ouvrir devant soi les grands horizons. Ah ! quand la formule est tout, la formule étroite, étriquée, il semble que le Christianisme, que le Catholicisme ne soit pour ainsi dire rien ; mais quand vous avez pénétré la doctrine, et que vous en êtes vous-mêmes tout pénétrés ; c'est alors que le Christianisme, que le Catholicisme apparaît dans toute son ampleur : *Atria longa patescunt*. Voilà, Messieurs, ce que c'est que la doctrine, et il me revient un souvenir : dans une de ses Instructions synodales, le cardinal Pie (c'est dans les "Instructions sur les erreurs du temps présent," dans la première, je crois,) développe merveilleusement un mot de l'Évangile : il montre que celui qui a la doctrine sûre, la doctrine vivante en quelque sorte, celui-là, selon le mot de Jésus-Christ, dans l'Évangile, peut avoir ses allées et venues, si l'on peut s'exprimer ainsi, *et ingredietur et egredietur, et pascua inveniet*. Il y a là une page, une page très ingénieuse qui m'est restée dans l'esprit ; elle me revient à la mémoire, il me semble qu'elle rend bien ce que je veux exprimer pour le moment : *et egredietur*, et on en sort aussi ; on en sort... pour lui être infidèle ? Oh ! non pas ! mais pour voir à sa lumière ce qui n'est pas elle ; on en sort, et toujours on trouve, on trouve de quoi se repaître, de quoi repaître son intelligence, *et pascua inveniet*.

Et, Messieurs, comment se rendre capable de cette connaissance approfondie qui fait d'un prêtre véritablement "un docteur en Israël," qui fait qu'un prêtre a véritable-

ment de la doctrine ? Tout simplement, en étudiant à fond et la théologie et aussi la philosophie, car la philosophie est liée de très près à la théologie dans le système chrétien, et celui qui a vraiment de la doctrine connaît la philosophie en même temps que la théologie ; et s'il ne connaissait pas bien la philosophie, il ne serait pas fort en théologie. C'est donc en étudiant, en étudiant à fond la théologie et la philosophie, la philosophie et la théologie, pour les prendre dans leur ordre de succession, c'est en faisant ainsi que vous deviendrez hommes de doctrine, que vous vous rendrez capables de posséder la doctrine ; et ici, laissez-moi un instant vous mettre en garde, et je dirai mettre en garde tous les chrétiens, car cela s'adresse à tout le monde, non pas seulement aux prêtres, et je me l'adresse à moi-même, vous mettre donc et nous mettre en garde contre une tentation que je crois très périlleuse : comme il est bien entendu que, pour agir sur ce temps, il faut le connaître, que pour agir sur les intelligences, il faut savoir dans quel état sont ces intelligences, nous pourrions être tentés, surtout dans les commencements, de faire connaissance avec l'objection, avec la difficulté, avec l'erreur, avant d'avoir fait suffisamment connaissance avec la doctrine elle-même. C'est cela qui est extrêmement périlleux. — Permettez-moi de me servir ici d'une comparaison. Quand on veut avoir la science des âmes, l'avoir à fond, quel est le meilleur moyen ? Est-ce de commencer par faire connaissance un peu pêle-mêle, un peu à tort et à travers, avec tous les spectacles psychologiques que nous donnent nos contemporains ? Est-ce par exemple dans les romans contemporains, que l'on doit chercher d'abord, que l'on doit puiser d'abord la science des âmes, la connaissance des âmes ? Je ne le crois pas. La science des âmes se puise à une source beaucoup plus profonde et beaucoup plus intérieure ; la science des âmes, elle se puise là où les vieux maîtres l'on puisée, et n'est-ce pas dans nos écrivains du dix-septième siècle par exemple, dans un Bourdaloue, un Bossuet, pour ne parler que d'eux, que nous trouvons une singulière connaissance des âmes ? Sans doute, ils ont connu le monde, Bossuet plus que Bourdaloue peut-être, ou autrement ; ils l'ont connu, oui, ils ne se sont pas fermé les yeux, ils ont été à leur manière de leur temps ; mais enfin, s'ils ont si bien

connu le monde, c'est parce qu'ils connaissaient leur âme, c'est parce qu'ils se connaissaient eux-mêmes ; et, comme chacun porte en soi le commencement de toutes les grandes vertus et aussi de tous les grands vices, il est facile de pénétrer très avant dans la connaissance des âmes, quand on a commencé par regarder dans l'âme même, au fond de soi, et qu'on a d'ailleurs la lumière de la foi, les ressources de la méditation, de la confession, et tous ces trésors qui se nomment l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, les saints, les mystiques, j'entends les mystiques sûrs, *mystici in tuto*. Il y a quelque chose d'analogue pour la connaissance de la vérité. Assurément, Messieurs, ce n'est pas moi qui vous dirai qu'il ne viendra pas un jour où vous devrez faire connaissance avec les objections contemporaines ; ce serait me contredire moi-même. Vous commencez déjà à vous en préoccuper, et vous faites bien ; il faut connaître les objections contemporaines telles qu'elles sont, il faut connaître les difficultés contemporaines telles qu'elles sont : mais ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut pas se hâter de faire connaissance avec l'erreur, sous prétexte de la guérir, sous prétexte de la réfuter, avant d'avoir commencé par s'être procuré une connaissance profonde de la vérité ; car il se trouve que la vérité bien connue permet de tout approfondir, elle permet d'entendre l'erreur et le remède à l'erreur, tandis que la familiarité avec l'erreur toute seule ne fait que nous rendre assez incapables de nous rendre compte de la vérité, de reconnaître la vérité. Il faut donc s'enfoncer, si je puis dire, dans la doctrine, non pas pour ne plus rien connaître du temps présent, mais pour mieux le connaître, pour mieux le comprendre, pour mieux en avoir l'intelligence.

OLLÉ LAPRUNE.

(à suivre)



LES MESSES GREGORIENNES

ET

LES AMES DU PURGATOIRE

La pieuse pratique du Trentain Grégorien est si profitable aux défunts, si consolante pour le chrétien qui s'intéresse aux saintes âmes du Purgatoire, que nous croyons devoir en rappeler ici la nature et l'efficacité. Reproduisons, d'après divers auteurs, ses titres à la confiance et à la piété des fidèles.

On appelle messes Grégoriennes : 1. Trênte Messes célébrées pendant trente jours consécutifs pour une âme du Purgatoire ; 2. Les messes célébrées pour un défunt sur l'autel de saint Grégoire à Rome ou sur toute autre autel ayant reçu du Souverain Pontife le privilège attribué à l'autel de saint Grégoire.

Le Trentain Grégorien.

Le Trentain Grégorien consiste essentiellement dans la célébration de *trente messes*, pendant *trente jours consécutifs*, pour la délivrance de l'âme du Purgatoire qu'on a en vue.

Voici, au témoignage de Benoît XIV, à quel fait miraculeux cette dévotion doit son origine et son développement dans l'Eglise.

Saint Grégoire le Grand, pape et docteur, non moins célèbre par l'éclat de ses vertus, l'excellence de sa doctrine et le don des miracles que par la noblesse de son nom, embrassa la vie religieuse en l'an 575 ; il fut élu, en 584, abbé du monastère de Saint-André, qu'il avait fondé au Cœlius, dans son propre palais.

Après son élévation au trône pontifical, le Saint se retira pendant quelque temps dans la solitude et y composa son beau livre des Dialogues, où se trouve raconté, en substance et en résumé, le trait suivant :

“ Un religieux du monastère de Saint-André gardait, au mépris de la règle, et en secret, trois pièces d'or, dont il ne pouvait se détacher. Ce Religieux se nommait Justus.

“ Surpris par la maladie et se voyant près de mourir, Justus fit l'aveu de sa faute à un de ses frères du siècle, qui le soignait en qualité de médecin.

“ Mais les Religieux ne tardèrent pas à s'en douter, à leur tour, et ils cherchèrent si bien dans la cellule du malade qu'ils finirent par trouver le trésor, caché dans un médicament.

“ A cette nouvelle, l'abbé Grégoire, désireux de faire rentrer le coupable en lui-même et d'inspirer aux autres une crainte salutaire, défendit à ses Religieux de visiter désormais le moine infidèle et de lui accorder, après sa mort, les honneurs de la sépulture auprès de ses frères.

“ La punition fut salutaire. Le coupable, se voyant ainsi traité, reconnut sa faute et expira dans de vrais sentiments de pénitence.

“ Mais une fois cet acte de sévère justice accompli, la miséricorde ne tarda pas à reprendre le dessus dans le cœur de l'abbé ; il donna ordre à un de ses Religieux d'avoir soin que, pendant trente jours consécutifs, la messe fût dite pour le repos de l'âme du pauvre défunt. Cet ordre fut ponctuellement exécuté.

“ Or, la nuit même du trentième jour, où venait de se célébrer la dernière messe demandée, voici que par un secret dessein de Dieu, qui voulait sans doute voir cette dévotion s'introduire dans l'Eglise, le défunt apparut à ce même frère du siècle, qui l'avait assisté à ses derniers moments ; il lui affirma qu'en ce jour, grâce aux fruits du Saint Sacrifice, il était heureusement sorti du Purgatoire.

“ Et ainsi, il devint clair et évident, conclut le saint Docteur, que Justus avait dû à l'hostie salutaire la fin de ses peines et sa délivrance.”

“ Ce fait miraculeux, nous dit Benoît XIV, a donné naissance à la pieuse pratique des messes dites *Grégoriennes* : *Hinc missarum usus dimanavit, quæ a sancto Gregorio nuncupantur*. Et depuis, continue-t-il, les fidèles de tous les temps ont adopté cet usage : *Fideles omni sæculo eandem consuetudinem receperunt*.”

L'usage des *Trentains Grégoriens*, très répandu en Italie, l'était aussi autrefois en France avant la Révolution ; mais l'absence des couvents d'hommes, la rareté des prêtres, rendirent les *Trentains* impossible à dire. Cepen-

SUJETS D'ADORATION

A l'usage des Prêtres-Adorateurs

N^o 59

DEVOIRS DU PRÊTRE ENVERS LUI-MÊME :

Le Recueillement. — Sa Pratique.

I. — Adoration

Commençons cette méditation par un acte de foi dans la nécessité de la vertu de recueillement pour le prêtre, en nous inspirant des motifs développés au mois dernier.

Puis plaçons-nous en face de l'exemplaire vivant de toute vertu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et étudions en lui le modèle achevé du saint recueillement.

La vie de Jésus a été une vie de recueillement et d'union très étroite avec Dieu son Père. (1) Il était toujours près de son Père, avec son Père, le contemplant sans interruption, adorant sa vérité, sa beauté, ses excellences. Aussi N. S. dans son saint Evangile s'adresse à lui, comme le regardant sans cesse ; et il dit une parole qui révèle ce mystère : "*Filius hominis non potest a seipso facere quidquam, nisi prius viderit Patrem facientem.*" Il y avait donc société habituelle entre le Père céleste et Notre-Seigneur.

Jésus ne faisait que reproduire les actions que le Père lui désignait, accomplissant en tout sa volonté ; il n'était que l'écho de la pensée du Père, la reproduction humaine de l'action divine du Père. "*Pater in me manens ipse facit opera.*"

Jésus ne travaillait que pour la gloire du Père et refusait comme homme toute louange, toute gloire. "*Gloriam meam non quero.*" Rien en lui n'était donné à la vie naturelle, tout procédait du principe surnaturel qui dominait sa vie.

Et en l'Eucharistie ! qu'elle est profonde, parfaite la vie intérieure et cachée de Jésus ! Vie toute occupée à la glorification de Dieu ; vie où tout est surnaturel, divin ; vie où tout échappe aux sens et aux mille distractions d'ici-bas : "*Deus absconditus !*" (1).

Tous les Saints se sont faits à leur tour des imitateurs de la vie recueillie et intérieure de leur Maître. On n'en pourrait citer aucun qui se soit sanctifié sans réprimer sa vie naturelle, et imprimer à sa conduite le caractère d'un esprit intérieur très développé. Le recueillement était leur atmosphère constante.

Adorons dans le Verbe incarné résidant au Sacrement la plénitude de la vie intérieure et la source à laquelle nous devons aller la puiser : "*Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.*" (I Coll. III., 3).

ANNALES DE L'ASSOCIATION

II. — Action de grâces

Les motifs de l'action de grâces nous seront fournis, non-seulement par les effets bienfaisants, les fruits nombreux que produit dans l'âme la pratique du recueillement, et que nous avons parcourus la dernière fois ; mais spécialement par la considération des facilités que Dieu nous donne à tous pour arriver à la pratique de cette vertu.

On se représente quelquefois la vie de recueillement et d'intérieur comme bien difficile et presque impossible au commun des âmes. — C'est une grave erreur, parce qu'elle détourne d'une vertu qui ferait les délices de beaucoup d'âmes, si elles étaient une bonne fois entrées dans sa pratique.

Est-ce que la grâce divine qui est en nous, n'a pas des affinités secrètes avec le recueillement ? N'est-ce pas vers la vie intérieure en Dieu qu'elle nous porte et dans laquelle elle trouve son épauouissement ? — La grâce du Sacerdoce reçu à l'Ordination ne renferme-t-elle pas pour nous des trésors de force pour la vie intérieure.

Et puis ! quels secours sont mis à la disposition du prêtre pour favoriser et développer en lui l'esprit intérieur et la vie d'union à Dieu, par ces moyens si puissants de vie surnaturelle qui ont nom la Sainte Messe, la Communion quotidienne, le Saint Office, l'Administration des Sacrements, la garde assidue du Tabernacle de la Présence de Dieu ici-bas ?

Nous n'insistons pas : au prêtre à étudier dans un sentiment de reconnaissance les nombreuses facilités et les puissantes ressources qui lui sont ménagées spécialement par Notre-Seigneur pour arriver à faire de lui un homme spirituel et intérieur !

III. — Réparation.

Hélas ! la vie intérieure et recueillie n'est pas suffisamment appréciée, estimée et aimée ! Peut-être Notre-Seigneur nous attire-t-il depuis longtemps à cette vie cachée en lui, et toujours nous fuyons vers le dehors, nous imaginant grossièrement qu'il n'y a que le mouvement, le travail extérieur, le dévouement qui soient de grand prix. Au fond, c'est que nous n'aimons pas assez ou que nous sommes trop lâches, persuadés que la conversation avec Dieu n'a pas de quoi satisfaire notre cœur, ou craignant d'être obligés de trop aimer.

O nous donc, prêtres qui devons et voulons vivre de Notre-Seigneur-Eucharistie, nous devons plus que personne nous appliquer à la vie intérieure ! C'est notre fin et notre grâce ; c'est la condition pour devenir des *adorateurs en esprit et en vérité*.

Or le recueillement, la vie intérieure a en nous trois principaux obstacles :

a) *L'esprit* dominé par l'orgueil. Nous sommes dévorés du

DES PRÊTRES-ADORATEURS

désir de paraître, de nous produire et de briller, et dans un sentiment toujours exagéré de notre valeur nous aspirons à sortir des rangs, à occuper une place en vue. Cette tendance nous jette hors de l'action divine, et des courants de la grâce qui n'agit que dans le calme d'une âme intérieure.

b) Le cœur séduit par la légèreté. Toujours indécis, flottant, il va où le caprice et la passion le portent ; il se répand à l'extérieur, se dissipe dans le monde, et finit par tomber dans le vide. On s'ennuie, on a besoin de distractions ; on va, on vient, on sort de soi-même pour s'agiter au dehors. Défions-nous des entraînements du cœur : ils troublent et font perdre l'esprit intérieur.

c) Les sens fascinés par la bagatelle, la curiosité, le faux éclat des créatures. On reçoit des lettres, on lit des journaux qui parlent de tout ; on fait ou on reçoit des visites, on parle, on se distrait. Il y a les affaires, il y a les joies bruyantes ou intimes, etc. Et le soir vient, et clot dans ses voiles une journée qui a été remplie d'inutilités et souvent, hélas ! de fautes ! Que devient le sérieux de la vie sacerdotale, l'esprit intérieur parmi toutes ces distractions ?

Mais, indiquer les obstacles est insuffisant : il faut faire voir le remède dans les moyens pratiques d'une vie recueillie.

1. Le 1er moyen du recueillement c'est *l'amour de la solitude*. Lisons là-dessus le beau chapitre de l'Imitation intitulé, "*De amore solitudinis et silentii*" Les remarques qui y sont faites s'appliquent aussi bien au prêtre séculier qu'au religieux. La solitude à toujours été le plaisir des âmes saintes et chéries de Dieu. Le goût de la vie retirée et intérieure dépend beaucoup des habitudes que l'on prend dès le commencement. Il est facile d'acquiescer ou de perdre ce goût bienheureux ; selon qu'on fait dans le principe quelque efforts pour se recueillir, ou qu'on s'abandonne sans réserve, sous un prétexte ou sous un autre, à la dissipation, à l'agitation, à la vie tumultueuse du dehors.

2. Le second moyen est le *silence*. Le silence favorise l'esprit de prière. Un âme qui se répand aisément en flots de paroles se recueille difficilement. Soyons discrets, évitons de passer tout notre temps en de stériles conversations, et donnons plutôt nos heures à l'étude, à la lecture, à la prière.

3. La pratique de la *Présence de Dieu*. C'est là une pratique qui suffit toute seule à transformer une vie et qui doit devenir familière au prêtre. Elle consiste à se représenter souvent par l'esprit Dieu présent partout, et à se tenir dans une disposition de cœur par laquelle on lui est habituellement uni.

Or combien cette pratique n'est-elle pas facile pour le prêtre ! En effet, le rapport qui unit le prêtre à son divin Maître, est, à part la présence sensible, le même en tout que celui qui unissait les apôtres à Jésus.

ANNALES DE L'ASSOCIATION

“ Ce n'est pas une simple imagination de notre part, au milieu de nos travaux, matin et soir, de croire que Notre-Seigneur est près de nous, dans la barque ou sur le rivage ; ni de croire, quand nous sommes à l'hôpital ou dans la chaumière du pauvre, près de lit d'un mourant, à travers champs, au milieu de la foule dans la rue, ou sur les montagnes à la recherche de ses brebis égarées, ce n'est pas une simple imagination de croire qu'il est près de nous, à chacun de nos pas, et à tout instant. Ce n'est point une clusion de croire qu'il nous adresse encore les paroles qu'il prononça autrefois, et qu'il entend chacun des mots que nous disons, comme si nous les lui adressions à lui-même. Quand il était sur la terre et que ses disciples l'entouraient, ceux-ci n'avaient pas les yeux constamment fixés sur lui, et moins encore l'avaient-ils comme l'objet constant de leurs discours et de leurs pensées. Ils voyaient tout ce qui se passait autour d'eux, dans les rues, à travers la campagne ou sur la mer ; leur pensée s'arrêtait à une foule de choses diverses, vagabondait, pouvons-nous dire, et ils parlaient entre eux avec la liberté qui résulte d'une vie journalière en commun. Mais toujours ils avaient conscience que le Maître était au milieu d'eux, que non-seulement il entendait leurs conversations, mais devinait leurs pensées et y répondait avant qu'ils ne les eussent exprimées. Si nous exceptons la présence sensible, en quoi nos rapports avec lui diffèrent-ils des leurs ? Nazareth et Bethléem, Jérusalem, Capharnaüm et Béthanie ne sont-ils pas aussiréels pour nous que si nous les avions vus ? ” (*Mgr. Manning*).

“ Sans la présence de Dieu, la vanité entraîne l'esprit : il se dissipe et court çà et là comme la mouche et le papillon. — Sans elle, le cœur recherche les consolations pieuses, mais humaines ; — la volonté se laisse aller à sa paresse et à ses antipathies naturelles.

On arrive à l'habitude de la présence de Dieu graduellement, en commençant par le plus facile : l'offrande de ses actions, quelques sentences faciles et souvent répétées, des aspirations, des traits d'amour. ” (*P. Eymard*).

IV. — Prière.

Mes résolutions seront :

1. D'écarter fidèlement les obstacles à la vie intérieure, surtout la dissipation du cœur, et l'immortification des sens.

2. De me renouveler souvent, au commencement par exemple de mes principales actions, dans la disposition de tout faire en union avec Notre-Seigneur, et de faire souvent usage des oraisons jaculatoires.

O Jésus ! rendez de plus en plus efficace le désir que j'ai de devenir un homme intérieur, et donnez-moi de plus en plus, donnez à tous vos prêtres de vivre de votre esprit qui est lumière, force et vie.

“ *Obsecro ut fiat in me Domine, spiritus tuus.* ”

dant, partout on retrouve des traces de cette dévotion. En Bourgogne, dans toutes les plus vieilles églises, on découvre les restes d'un autel dédié à saint Grégoire et aux âmes du Purgatoire ; plusieurs tableaux qui surmontaient ces autels existent encore dans les collections particulières ou dans nos musées. Ce devaient être des autels *ad instar*. En Bretagne, l'usage des *Trentains* est général, bien qu'on ne les dise pas sans interruption.

Beaucoup de communautés religieuses ont dans leurs constitutions l'obligation de faire dire un trentain de messes grégoriennes pour chaque membre défunt, et plusieurs suivent encore cet usage, les Carmélites, les Dominicaines, etc., etc. Le Missel dominicain d'une très ancienne édition a des oraisons spéciales pour les messes grégoriennes. Enfin on lit dans les Mémoires d'un Missionnaire catholique, sous le règne d'Elizabeth, qu'un prêtre conseilla à une pieuse veuve de faire dire pour son époux défunt *la messe pendant trente jours, conformément au vieil usage des catholiques anglais*.

Il est naturel que saint Grégoire ayant envoyé convertir l'Angleterre, ses fils y aient répandu la dévotion spéciale de leur grand et admirable Père.

Saint Vincent Ferrier fit dire un *Trentain* pour sa sœur et la vit délivrée par ces messes.

Recommandable déjà par son auteur et son antiquité, cette dévotion l'est encore par les autorités qu'elle peut invoquer en sa faveur.

En premier lieu, Benoît XIV, dont la science théologique est reconnue, s'en fait le défenseur et l'apologiste. C'est ensuite la Sacrée Congrégation des Indulgences qui, en 1884 et en 1889, déclare à deux reprises " pieuse et raisonnable " la confiance des fidèles en cette pratique reçue par l'Eglise.

Voici les réponses données le 14 janvier 1889 par la Sacrée-Congrégation des Indulgences :

I. — La confiance des fidèles, regardant la célébration des trente messes dites grégoriennes comme *spécialement efficace, en vertu du bon plaisir et de l'acceptation de la divine miséricorde, pour délivrer une âme du Purgatoire, est-elle pieuse, approuvée et raisonnable ?* Et la pratique de célébrer les dites messes est-elle approuvée dans l'Eglise ?

R. — *Affirmativement.*

II. — Est-il nécessaire que les trente messes appelées grégoriennes soient célébrées :

1. En mémoire de saint Grégoire sans cependant qu'on fasse commémoration de ce Saint ;
2. Par le même prêtre ;
3. Pour une seule âme, sans autre intention spéciale ;
4. Pendant trente jours consécutifs sans interruption ;
5. Au même autel ?

Et la Sacrée-Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques a répondu à ces doutes :

Au 1er, négativement (sans mémoire de saint Grégoire).

Au 2e, négativement (pas par le même prêtre obligatoirement).

Au 3e, les messes doivent être appliquées pour les âmes dont on sollicite la délivrance des peines du Purgatoire auprès de la miséricorde divine.

Au 4e, affirmativement (pendant trente jours sans interruption aucune).

Au 5e, négativement (c'est-à-dire sur des autels différents à volonté).

Il est donc exigé :

1. Que les trente messes soient dites sans autre interruption que celle qui pourrait résulter de l'occurrence des trois derniers jours de la Semaine sainte ;

2. Qu'elles soient spécialement appliquées à l'âme du défunt dont on veut obtenir la délivrance. L'efficacité particulières de ces messes n'existerait pas si on les faisait dire pour soi, ou pour d'autres personnes encore vivantes, comme pour assurer par anticipation la délivrance du Purgatoire.

D'autre part il n'est pas nécessaire que ces trente messes soient dites de *Requiem* ni en l'honneur de saint Grégoire ou avec commémoration de ce Saint, ni au même autel, ni par le même prêtre.



Courrier de l'Œuvre

I. — Encore les Retraites.

Nous sommes heureux de constater une fois de plus, combien les retraites pastorales ont fait de bien à notre Œuvre. Une vague de ferveur a passé sur l'Association, et beaucoup de membres négligents se sont renouvelés dans la fidélité. Le renvoi du Libellus en fait foi. Honneur et félicitation à tous ; que ce bon mouvement se continue, et Notre-Seigneur au St. Sacrement en sera le premier glorifié et consolé.

Nous ferons paraître en Novembre le Bulletin trimestriel : prière à ceux qui tardent encore à renvoyer le libellus, de se hâter, s'ils veulent grossir le nombre d'adorations fournies par leur diocèse.

II. — Pèlerinage des Séminaristes de Montréal au Centre de l'Œuvre.

Selon, leur pieuse habitude, les Diacres du Séminaire de Montréal, sont venus, le 30 Septembre dernier, au nombre de 45, faire leur pèlerinage annuel au St. Sacrement exposé dans notre chapelle.

Le P. Directeur de l'Association les reçut au chœur qu'ils remplirent de leur blanche légion, et il les entre tint, durant quelques instants, de l'Opportunité de la dévotion eucharistique à notre époque pour les fidèles et pour les prêtres.

Prenant pour texte les paroles de Notre Seigneur : "*Pater tales querit qui adorent eum in spiritu et veritate,*" il montra à son distingué auditoire que l'adoration et le culte du Très Saint Sacrement est pour tous les chrétiens, à l'heure présente surtout : (a) un devoir d'intérêt, pour réparer les impiétés et les blasphèmes qui ont pour but principalement le Sacrement de nos autels ; c'est par là seulement que nous pourrons espérer de fléchir la justice divine irritée — (b) un devoir de justice réclamé par la présence personnelle de Dieu au milieu de nous au St Sacrement — (c) un devoir d'amour, puis-

que c'est de l'Eucharistie que nous viennent tous les biens, et qu'elle doit occuper à juste titre la première place dans le tribut de nos cœurs reconnaissants.

Le prédicateur concluait à la nécessité pour tous les chrétiens en général de s'enrôler dans les œuvres qui ont pour but le culte et l'adoration de l'Eucharistie.

Mais, comme le remarque Léon XIII dans sa récente Encyclique, c'est au clergé à promouvoir et à diriger ce mouvement. D'où nécessité pour le prêtre d'une grande dévotion personnelle envers le Très St. Sacrement, pour sa sanctification propre d'abord, et aussi afin qu'il puisse ensuite plus efficacement y porter les âmes confiées à ses soins.

Après la cérémonie, nos aimables visiteurs voulurent bien prendre quelque intérêt à visiter plusieurs parties de notre couvent, surtout les Sacristies et l'Imprimerie où la composition du *Petit Messager*, en attendant celle des *Annales*, battait son plein.

Le résultat le plus pratique de ce pèlerinage sera l'inscription dans l'Œuvre de tous ces futurs ministres des autels.

Nul doute qu'ils n'aient remporté de leur visite de généreuses résolutions, de salutaires impressions qui, cultivées et fécondées par l'habile et pieuse direction de ces intelligents éducateurs du clergé que sont les *Disciples de M. Olier*, porteront des fruits nombreux de sanctification.

III. — L'Adoration des fidèles.

Nous constatons avec bonheur que nombre de nos confrères se décident à faire bénéficier les fidèles des avantages de leur heure hebdomadaire d'adoration. Ils y trouveront de grands avantages. Peut-être les commencements seront-ils un peu difficiles, peut-être à l'origine n'y aura-t-il que peu de fidèles à répondre à l'invitation. Mais que nos confrères ne se découragent pas, et ils n'auront bientôt qu'à se louer de leur persévérance.

L'Agrégation, c'est-à-dire l'Archiconfrérie du Très St. Sacrement fait aussi des progrès et popularise parmi les fidèles l'adoration du Très St. Sacrement. Voici, pour exemple, ce qui se passe dans l'importante paroisse de St. Roch de Québec.

Le mois d'Août à donné à Notre Seigneur 640 heures d'adoration fournies par les hommes, et 3264 fournies par les femmes.

Le mois de Septembre à également provoqué 4123 heures d'adoration fournies par environ 330 personnes.

Voilà un beau résultat qui fait honneur à ceux qui par leur zèle l'ont obtenu. Bel exemple à imiter !



PETITE CORRESPONDANCE

Q. *Peut-on faire l'adoration pendant une grand messe à laquelle on assiste, et durant laquelle on ne dit pas son Breviaire.*

Oui, on le peut, toujours à la condition que cette assistance à la messe ne soit pas obligatoire déjà par ailleurs et que l'on fasse de cette assistance une vraie méditation, ce qui est du reste facile. Un sermon entendu durant cette messe n'empêche pas non plus le caractère d'adoration, car il est une méditation publique. On pourra donc dans ce cas gagner l'indulgence, si l'on fait une heure continue de méditation.

Q. *Peut-on faire compter la préparation et l'action de grâce avec la Ste-Messe pour l'heure hebdomadaire d'adoration ?*

R. Evidemment, non. Cela est opposé à l'esprit essentiel de l'Œuvre ainsi qu'au gain de l'indulgence.

L'obligation fondamentale de l'Association, c'est de faire par semaine une heure continue d'adoration devant T. St-Sacrement. Cette heure doit être fournie en-dehors de toute autre œuvre déjà obligatoire par elle-même pour le prêtre : c'est évident ; car sans cela on ne voit pas bien en quoi consisterait le but de notre Association. Y a-t-il besoin d'une Œuvre spéciale pour demander au prêtre une heure d'adoration qui ne serait autre chose que la préparation et l'action de grâces de la Messe, ou la récitation du St-Office ?

Il n'y a à cette règle qu'une exception. Elle est en faveur des professeurs de collège qui sont autorisés, à cause de leurs occupations, à réciter le Bréviaire pendant

une moitié de l'heure d'adoration (*priviège des professeurs.*)

La seule chose qui soit tolérée : c'est de confondre son heure d'adoration avec la *Méditation* quotidienne, parce que l'Adoration n'est au fond qu'une méditation aux pieds du St-Sacrement, et que par ailleurs, la Méditation, bien que nécessaire au prêtre, ne revêt cependant pas le caractère d'une *obligation* stricte. D'ailleurs, l'heure hebdomadaire d'adoration n'a-t-elle pas pour un de ses buts principaux de développer chez le prêtre l'habitude de la méditation et l'esprit d'adoration ?

Au point de vue de l'indulgence, il est évident qu'on ne peut pas l'interpréter par des raisons *a priori* ; il faut, si on veut la gagner s'en tenir aux conditions. Or l'indulgence n'est octroyée qu'à une heure *continue* de *méditation* devant le St-Sacrement. Il n'est, encore ici, fait exception que pour les professeurs, selon le privilège signalé plus haut.

Q. *Peut-on, durant l'heure d'adoration, préparer une instruction pour les fidèles ?*

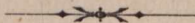
R. Assurément, à condition que l'adoration demeure en même temps une vraie méditation pour le prêtre, et ne tourne pas à une pure et sèche étude de cabinet.

Cependant, l'heure d'adoration n'arrivant qu'une fois par semaine, le prêtre fera bien ordinairement de réserver ce précieux moment aux seuls intérêts de sa sanctification.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler à nos Confrères, qu'ils ne sauraient mieux faire que de préparer leurs instructions pastorales aux pieds de l'Eucharistie. Ils y gagneront en inspiration, en piété et en onction, car la source de la lumière est au Tabernacle.

Q. *Auriez-vous quelque manuel qui fournirait de belles considérations pour l'étude de l'Eucharistie durant l'adoration ?*

R. Nous ne saurions mieux faire que de conseiller à nos Confrères dans ce genre d'ouvrages, le "*Manuel de l'Adoration*" du P. Tesnière, ainsi que le *Mois du T. S. Sacrement*. Voir l'article bibliographique à la fin du numéro des Annales.



❖ VARIETES ❖

La Grotte de Saint-Michel

Ou le dernier prêtre catholique de l'ancienne Norwège



.... Je vais vous raconter une petite histoire. Elle date des temps où la Norwège perdit la foi sainte qui la préservait de ses malheurs ou du moins lui donnait la force de s'en relever.

* * *

Nous avons passé les écluses de Lœveid et notre bateau flotte sur l'immense miroir du Nordsjøe encadré d'arides rochers, de prés verdoyants, de sombres sapinières. A chaque instant s'ouvre, soit à droite, soit à gauche, une petite baie au fond de laquelle une riche ferme ou une hutte de pêcheurs, peinte comme une boîte à bijoux, se mire dans les ondes.

Le capitaine, un géant pour la taille, mais tendre comme une mère, est assis à côté de nous sur le pont et nous fait les honneurs de son lac. Il nous montre les anciennes églises catholiques que la Réforme a épargnées, les vénérables sièges seigneuriaux, qui seuls parlent encore de la richesse et de la gloire de notre ancienne noblesse, effacée au commencement de ce siècle par les paysans législateurs, animés, il faut l'avouer, des meilleures intentions, mais, en ce point, mal inspirés par un esprit démocratique exagéré. Mais voilà que la mine du capitaine devient solennelle.

“ — Et là, Monseigneur, vous voyez l'église Saint-Michel.”

Il nous montre du doigt à notre droite, à un peu plus de cent pieds de hauteur au-dessus du niveau du lac, dans les rochers escarpés du rivage, une ouverture béante de dix à douze pieds d'élévation.

— C'est là, nous dit-il, qu'est mort le dernier prêtre catholique après la Réforme. Le roi du Danemark, dont la Norwège dépendait alors, avait décrété la déchéance du catholicisme tant au Danemark qu'en Norwège. En

Norwège le peuple désirait d'autant moins ce changement de religion, qu'il discernait très bien le secret mobile de celui qui l'imposait : le roi ne voulait que s'enrichir aux frais de l'Eglise catholique. Aussi fallait-il recourir à la ruse autant qu'à la violence pour implanter dans le pays de saint Olaf le luthéranisme. Les prêtres catholiques furent bannis et remplacés par des prédicants étrangers, et, pour tromper le peuple, ceux-ci conservaient longtemps encore les dehors du culte catholique, cher à nos ancêtres. L'église de Solum reçut, après bien des années, comme prêchant un certain Povl, ancien militaire danois, homme aussi brutal que fanatique. Comme l'église de Saint-Michel, installée dans la grotte que vous voyez, avait été détruite, son district avait été réuni à la paroisse de Solum. Bientôt Povl apprit que ses paroissiens continuaient à aller prier en grand nombre dans la grotte de Saint-Michel, et que pendant certaines nuits une lueur mystérieuse en sortait.

Par une nuit d'automne, en revenant de Holden dans une barque remorquée par trois jeunes rameurs, il les vit tout d'un coup s'arrêter, se mettre à genoux et faire le signe de la croix. Cela se passait précisément devant la grotte, d'où la mystérieuse lumière se projetait sur le lac. Furieux, Povl leur ordonna de le conduire au pied de la grotte. Mais il les aurait tués plutôt que de s'en faire obéir. Force lui fut donc de retourner à Solum, en jurant cependant qu'il arriverait à éclaircir ce mystère.

Comme il ne pouvait pas se fier à ses paroissiens, qui aimaient encore la religion de leurs pères, il fit venir de Skien deux hommes plus maniables et les chargea de surveiller chaque nuit de loin la grotte de Saint-Michel. Or par une nuit d'automne, — c'était précisément la veille de la fête de saint Michel, — voilà qu'ils accourent tout haletants pour lui annoncer qu'ils viennent de voir la lumière mystérieuse. Il n'y a pas à en douter ; il la voit de ses propres yeux. Il arrache du mur un glaive pour s'en armer contre l'ennemi inconnu, et le voilà parti en barque avec ses deux hommes. Plus ils approchent de la grotte, plus la lumière devient intense.

Ils arrivent au bas du rocher, à l'endroit d'où un sentier, véritable casse-cou, conduit à grotte. Il saute à terre et ordonne à ses hommes d'amarrer la barque et de

le suivre. Il leur promettrait tout l'univers qu'ils ne bougeraient pas. Il part donc seul, emporté par son fanatisme. Mais au moment où sa tête dépasse l'encadrement de la grotte, la lumière s'éteint et le voilà suspendu entre le ciel et la terre, au milieu des ténèbres.

Par un effort suprême il pénètre dans la grotte. Dieu sait ce qui l'y attend. Il invoque Dieu à haute voix. A peine a-t-il prononcé le nom du Seigneur que là-bas, tout au fond, une grande pierre s'écarte, en laissant sortir un flot de lumière. Povl ne peut pas croire à ses yeux en y apercevant un autel et sur l'autel un crucifix éclairé par un grand nombre de cierges, et en voyant s'avancer un vénérable vieillard, courbé sous le poids des années et revêtu des ornements sacerdotaux, comme s'il allait commencer la messe.

“ — Vous venez avec le nom de Dieu sur les lèvres, dit-il au prédicant ; approchez donc en paix.”

Le prédicant, brandissant son sabre, se précipita sur lui en criant :

“ — J'ai donc bien deviné ; il se trouve encore un repaire papiste au milieu de ma paroisse ! ”

“ — Comme vous dites, reprit le vieillard ; et vous, jeune athlète, armé du glaive, vous êtes en train de lui donner l'assaut. Je vous félicite de votre courage évangélique.

“ — Je n'en veux pas à votre personne, répliqua le fougueux prédicant, mais seulement à vos erreurs et aux artifices nocturnes que vous employez pour tourner la tête à mes paroissiens.

“ — Artifices !... A vos paroissiens !... Savez-vous qui je suis ? Je suis Sylvester, le pasteur légitime de ceux que vous appelez vos paroissiens, le dernier prêtre catholique resté à la malheureuse Norvège. Armé du glaive et de la ruse, vous, les intrus étrangers, vous avez déclaré la guerre à la religion qui a créé la Norvège. Vous avez volé au peuple sa foi ; vous avez saccagé nos sanctuaires et démoli jusqu'à ma pauvre église Saint-Michel. Vous m'avez banni. Loin de mon troupeau, j'ai mangé, pendant de longues années, le pain de l'exil ; j'ai prié, j'ai gémi ; je croyais mourir de douleur à la pensée de mes enfants spirituels délaissés. Mais je n'ai pas pu mourir loin d'eux. Au milieu de mille dangers, je suis

revenu ; je me suis enseveli dans les ruines de mon cher sanctuaire. Les habitants de la ferme Gisholdt seuls savent que leur ancien curé vit encore et prie au milieu des siens, et ce sont eux qui me donnent le morceau de pain qui me nourrit et la paille qui forme mon grabat. Et mes artifices ! Hélas ! je suis vieux et incapable de rien faire pour mes enfants qui cependant aiment encore leur sainte Église. Je ne puis plus que prier et célébrer pour eux le saint Sacrifice de la Messe les grands jours de fête, caché par les ténèbres de la nuit. Voilà mes artifices, voilà mes noirs secrets. Maintenant que vous les connaissez, levez votre glaive sur le dernier oint du Seigneur que possède encore ma malheureuse patrie. Frappez, car je veux mourir ici.”

Povl était désarmé.

“ — Non, dit-il, Dieu me garde de lever ma main contre un vieillard. Vivez et mourez en paix en ce lieu. Adieu, et que le Seigneur vous éclaire à l'heure décisive de la mort ! ”

“ — Ainsi soit-il ! reprit le vieillard ; vous et moi, nous en avons grandement besoin ! ”

Povl partit. Depuis ce jour, il cessa de persécuter ses paroissiens qui tenaient encore à leurs pratiques catholiques. De rares fois encore, la mystérieuse lumière se montrait à l'ouverture de la grotte de Saint-Michel ; le voyageur attardé qui la voyait faisait pieusement le signe de la croix. Mais quand Noël arriva, elle resta obscure. Le dernier prêtre catholique avait rendu le dernier soupir. Les gens de la ferme Gisholdt avaient creusé à leur ancien pasteur une tombe au fond même de la grotte. C'est là que repose son corps fatigué, tandis que son âme fête le Noël éternel au ciel. Que le bon Dieu nous y même également tous !

Le capitaine a fini. Il se lève et nous laisse à nos méditations. Nous restons, les yeux tournés vers la grille, qui disparaît au loin, tandis que nos lèvres murmurent une prière pour obtenir du Pasteur des pasteurs la grâce d'être de dignes successeurs du dernier de nos anciens confrères catholiques.

MGR. FALLIZE.

(*Promenades en Norvège.*)

COTISATIONS RECUES
PENDANT LE MOIS DERNIER.

Nos.	\$1 00	Nos.	\$1 00	Nos.	\$1 00	Nos.	\$1 00
1030	1 00	614	1 00	859	1 00	712	1 00
812	1 00	1810	1 00	860	1 00	282	1 00
810	1 00	1952	1 00	861	1 00	897	1 00
973	1 00	1395	1 00	864	1 00	681	1 00
789	1 00	869	1 00	867	1 00	69	1 00
815	1 00	781	1 00	868	1 00	1640	1 00
936	1 00	872	1 00	1297	1 00	1966	1 00
806	1 00	876	1 00	1299	1 00	1209	2 00
1239	1 00	877	1 00	1953	1 00	1726	1 00
814	1 00	878	1 00	1652	1 00	754	1 00
1418	1 00	879	1 00	1171	1 00	731	1 00
1398	1 00	880	1 00	1238	1 00	1091	1 00
974	1 00	884	1 00	1298	1 00	275	2 00
918	1 00	885	1 00	1301	1 00	1443	0 50
1602	1 00	916	1 00	1008	1 00	1408	0 50
1950	1 00	919	1 00	1493	1 00	1642	2 00
1951	1 00	981	0 50	1814	1 00	1406	1 00
862	1 00	982	1 00	1622	1 00	1407	0 50
828	1 00	984	1 00	1954	1 00	1292	0 50
1672	0 50	985	1 00	1955	1 00	1294	0 50
824	1 00	988	1 00	1862	1 00	1411	0 50
1397	1 00	989	1 00	1546	1 00	1120	0 50
1075	1 00	991	1 00	708	1 00	1967	0 50
920	1 00	993	1 00	836	1 00	1968	0 50
975	1 00	994	1 00	714	1 00	1971	1 00
1008	1 00	1048	1 00	1369	1 00	1472	1 00
921	1 00	816	1 00	588	1 00	1505	1 00
1240	1 00	74	1 00	748	1 00	1625	1 00
1241	1 00	521	1 00	967	1 00	953	1 00
1812	1 00	567	1 00	570	1 00	1367	1 00
1729	1 00	611	1 00	759	1 00	1650	1 00
1234	1 00	617	1 00	264	1 00	1625	0 50
1233	1 00	818	1 00	303	1 00	1972	1 00
987	1 00	819	1 00	599	1 00	1632	1 00
1825	1 00	820	1 00	67	1 00	1973	1 00
1809	1 00	822	1 00	1956	1 00	1631	1 00
917	1 00	823	1 00	1188	1 00	1974	1 00
1649	1 00	829	1 00	1957	1 00	1528	1 00
1384	1 00	845	1 00	1958	1 00	1975	1 00
1156	1 00	848	1 00	1959	1 00	1789	1 00
1047	1 00	850	1 00	1960	1 00	472	1 00
827	1 00	851	1 00	1962	0 50	1637	1 00
813	1 00	822	1 00	1963	1 00	188	1 00
1815	1 00	853	1 00	1964	0 50	1458	1 00
1623	1 00	854	1 00	1965	1 00	954	1 00
817	1 00	855	1 00	292	1 00	1976	0 50
1000	1 00	856	1 00	1784	1 00	1654	1 00

COTISATIONS RECUES
PENDANT LE MOIS DERNIER (*Suite*).

Nos. 1790 \$0 50	Nos. 1459 \$1 00	Nos. 886 \$1 00	Nos. 1982 \$1 00
1601 1 00	1634 1 00	1981 0 50	1274 1 00
1977 1 00	1791 1 00	76 1 00	1399 1 00
1978 0 50	1792 0 50	353 1 00	550 1 00
1628 1 00	1979 0 50	1932 1 00	723 1 00
658 0 50	1980 0 50	1142 1 50	1984 1 00
1793 0 50	1676 0 50	1643 1 00	1655 1 00
245 1 00	1482 0 50	1795 0 50	1265 1 00
217 1 00	1488 1 00	721 1 00	1567 1 00
496 1 00	1653 1 00	933 1 00	

Bibliographie eucharistique

Manuel de l'Adoration du T. St-Sacrement, par le R. P. Tesnière. — 3 vol. in 18.

Deux volumes de cet ouvrage existaient déjà : le 1er ayant pour objet la *Personne du Christ Eucharistique* ; le second traitant des *Titres divins et humains de l'Eucharistie, des avantages et des raisons de l'Exposition*.

Voici paru un troisième volume qui a pour objet le *Cœur Eucharistique*, pour servir aux adorations des 1ers vendredis du mois,

Sous un titre modeste et même vulgaire, le *Manuel de l'Adoration* est une œuvre de valeur peu commune. — On sait que l'auteur de la *Somme eucharistique* donne toujours pour base à la piété les larges et fortes assises de la théologie. Dans le présent recueil, il reste fidèle à sa méthode : ces sujets d'adoration sont autant de petits traités qui montrent dans toute leur splendeur doctrinale les merveilles de la Personne du Christ Sacramentel. Le recueil est précédé d'une belle Introduction sur l'objet, la fin et la méthode de l'adoration du T. S. Sacrement.

Ces pages rendront de grands services à nos confrères pour leurs adorations hebdomadaires, ou leur exercices publics d'adoration.

On peut se les procurer au Bureau de nos Œuvres, aux prix respectifs suivants :

1ère série, 35c ; — 2ème série 50c ; — 3ème série, 35.

Reliés en plein cuir : 1ère série, 75c ; — 2ème série, 90c ; — 3ème série, 75c.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.